Libre à elles : le schwyzertutsch, une langue qui fait problème

Autor(en): **Grandelmeier, Verena**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **74 (1986)**

Heft [2]

PDF erstellt am: **08.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-277859

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

LIBRE A ELLES

LE SCHWYZERTUTSCH, UNE LANGUE QUI FAIT PROBLEME

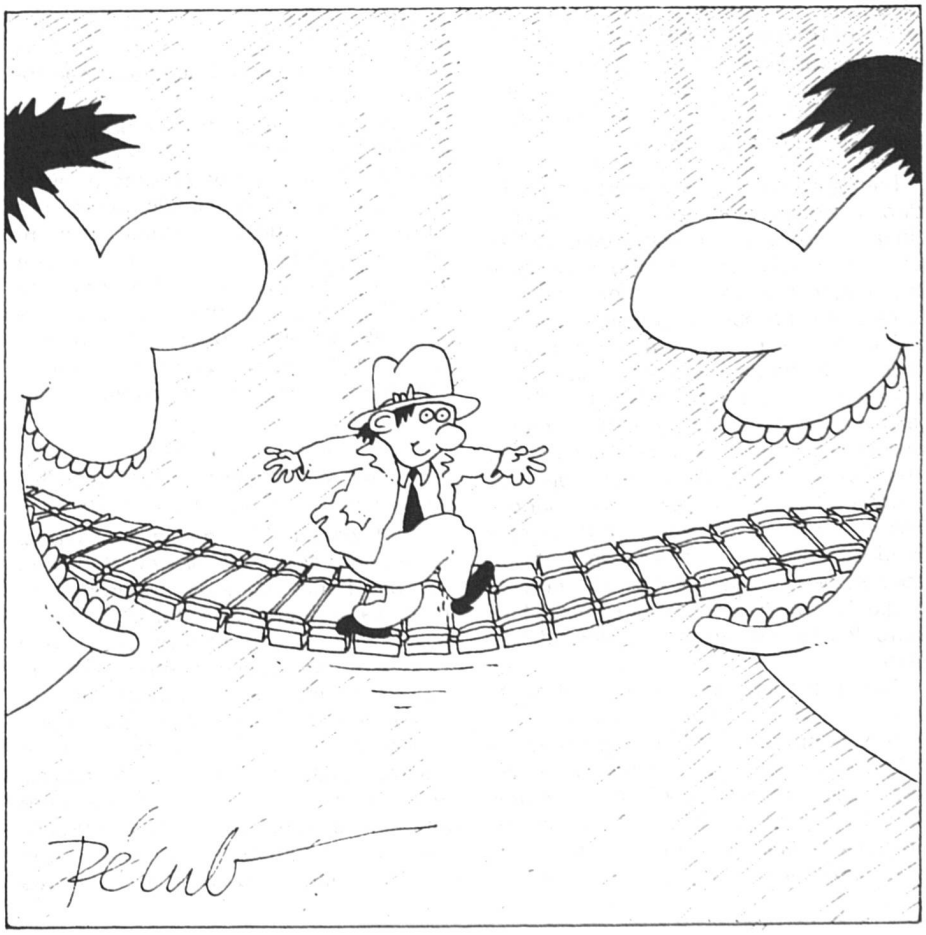
Après Valentine Friedli (cf FS janvier), c'est à une politicienne alémanique que nous avons demandé de s'exprimer dans nos colonnes sur une question qui lui tient à cœur. Verena Grendelmeier est conseillère nationale de Zürich (Ind.).

Pour autant que je le sache, il n'y a pas en Europe de situation linguistique analogue à la nôtre. Nous sommes le seul « peuple » qui parle une langue différente de celle qu'il lit ou écrit : nous parlons entre nous schwyzertütsch, mais nous lisons et écrivons en bon allemand. Autrement dit : le bon allemand n'est **jamais** pour les Suisses alémaniques une langue parlée. Font exception quelques situations semi-officielles, par exemple à l'école ou dans l'université — mais seulement pendant les cours — ou dans certains groupements comme les parlements — et encore pas dans tous ! — ou lorsque nous conversons avec des non-Suisses-alémaniques. Une différence décisive vis-à-vis d'autres dialectes européens, c'est le fait que le suisse-alémanique n'implique aucune valeur sociale : le manœuvre et le professeur d'université parlent tous deux suisse-alémanique et le parlent entre eux. Il y a certes des nuances tenant au milieu social, mais elles se situent toujours **à l'intérieur** du dialecte. On ne parle jamais bon allemand pour manifester qu'on a un niveau d'éducation supérieur ou qu'on appartient à un milieu plus favorisé, comme c'est le cas par exemple en Angleterre (« Pygmalion » !) ou dans la plupart des régions d'Allemagne ou d'Italie. Là, on renonce au dialecte sitôt qu'on sort de l'intimité familiale. En comparaison, on peut dire que nous avons , nous Suisses-alémaniques, deux langues : une langue « maternelle » qui est le dialecte parlé, et une langue « paternelle » qui est l'allemand écrit.

Mais plus le temps passe, plus se manifestent les difficultés que nous cause notre langue paternelle. Le suisse-alémanique envahit des domaines toujours plus nombreux, aussi comme langue écrite, et menace de devenir notre unique langage. Non seulement cela irrite les Romands et les Tessinois, mais cela divise les Suisses-alémaniques en deux camps. Mon opinion à ce sujet est claire : la disparition du bon allemand signifie la perte de notre culture, unique en son genre, faite de l'emploi de deux langues. Cela limite encore davantage la communication avec nos concitoyens d'outre-Sarine et d'outre-Gothard. En outre, cette vogue du dialecte menace le dialecte lui-même. Il devrait rester notre « langue maternelle » et ne pas se dégrader en une sauce patoisante diluée d'allemand administratif.

Finalement, j'aime aussi notre « langue paternelle » : c'est la langue de notre littérature — celle aussi de notre littérature suisse-alémanique.

Verena Grendelmeier, conseillère nationale



1 FS 03882
9 BIBLIOTHEQUE PUBLIQUE ET
82 UNIVERSITAIRE
SERVICE DES PERIODIQUES
1211 GENEVE 4

J.A. 1260 Nyon
Février 1986 N°
Envoi non distribua
à retourner à
Femmes Suisses
CP 323, 1227 Ca